

Paul Bouchard

**Une Femme
et le Corps de Dieu**

Éditions AC³M

ISBN: 978-2-9814287-8-3

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec 2020.

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada 2020.

© Paul Bouchard, 2019. Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et seul responsable du contenu de ce livre.

Pour rejoindre l'auteur : paul@ac3m.org

Pour informations et commander :

<https://www.ac3m.org/?p=13135>

À la Femme, Marie
À ma femme Évelyne
À la féminité

Du même auteur :

La Maison de la vie (Bellarmin 1980 ; AC³M 2022) ;

Chrétien au pays du Québec (Spirimédia 1980 ;

AC³M 2022) ;

Une femme et le Corps de Dieu (Anne Sigier 1988 ;

AC³M 2020) ;

Le règne de Dieu sur la terre (Spirimédia/Parvis 1994) ;

La civilisation de l'amour (AC³M 2022) ;

Das Reich Gotten auf Erden (Parvis 1995) ;

L'évolution de l'Alpha à l'Oméga (AC³M 2014) ;

Le chemin des étoiles (Spirimédia 2016) ;

Pour discerner l'action de l'Esprit (Spirimédia 1998,

AC³M 2019).

INTRODUCTION

Moi, je m'en tiens à l'enseignement de la Bible.

Voici une remarque que l'on entend souvent de nos jours. Son origine remonte sans doute à la Réforme protestante. L'essor des sectes chrétiennes la réactualise. La plupart du temps, elle vise à opposer une fin de non-recevoir à la doctrine de l'Église catholique. Et notamment, lorsqu'il est question du culte envers la Mère de Jésus.

Or, ce que l'Église romaine enseigne sur ce point, comme sur les autres, peut fort bien se déduire de plusieurs passages de la Bible. Du premier au dernier livre, de la Genèse à l'Apocalypse en passant par les prophètes, il y est question du rôle que la vierge de Nazareth joue dans l'histoire du salut. Certes les allusions sont discrètes. Mais elles n'en demeurent pas moins claires pour celui qui voudra méditer ces textes sacrés sans préjugés, avec un cœur ouvert favorable à la pénétration de l'Esprit.

C'est cette méditation que je souhaite proposer ici. Sans prétention, en me souvenant constamment de mes innombrables limites. J'espère que ce travail aidera peut-être quelqu'un à se rapprocher de la vérité, c'est-à-dire de la doctrine authentique apportée au monde par Jésus-Christ.

L'œcuménisme

D'autre part, on a pu observer depuis quelques décennies une mise en veilleuse de la dévotion mariale dans l'Église catholique, même si l'on peut noter récemment un certain mouvement populaire de retour à la tradition à cet égard. Plusieurs

facteurs me semblent être responsables de la retenue observée généralement.

D'aucuns craignent l'exagération d'une piété qui en viendrait à détourner les fidèles de l'objet ultime de toute dévotion : Jésus-Christ. Et c'est un fait que la ferveur mariale, au niveau populaire surtout, n'a pas toujours été contrebalancée dans le passé par des vues doctrinales suffisantes. D'autres estiment que la critique protestante ne manque pas de pertinence. Et ils souhaiteraient une révision de la théologie catholique sur ce point.

Le facteur le plus déterminant de cette régression me semble découler du désir sincère des catholiques de se rapprocher des autres Églises chrétiennes en vue de l'unité. Disposition on ne peut plus louable et qui commande certaines attitudes. En particulier, celle visant à développer les points de rapprochements de la foi commune au Christ plutôt que d'accentuer les divergences susceptibles d'entretenir les conflits séculaires.

Cette attitude demeure tout à fait estimable. À la condition toutefois que l'on sache éviter un œcuménisme superficiel qui nivellerait les difficultés plutôt que de les résoudre. Un œcuménisme qui se contenterait d'un crédo au rabais, charcuté de ses dimensions les plus profondes.

Mon avis à cet égard est que les catholiques, tout en continuant à mettre l'emphasis sur les convergences doctrinales avec les autres confessions chrétiennes, devraient approfondir les divergences de telle manière que le renouvellement de l'expression de leur foi dans toute son ampleur amène les *frères séparés* à mieux saisir le point de vue catholique.

C'est là un autre sens de ma démarche. Je tenterai de considérer avec des yeux neufs certaines doctrines que l'Église proclame depuis son origine et qu'elle ne pourrait reléguer

aux oubliettes sans s'amputer du volet mystique de son enseignement.

Une précision

Ici, toutefois, une précision importante s'impose. Je tiens à souligner le caractère sommaire de cet essai. Tout au plus voudra-t-il explorer des pistes de réflexion. Il ne prétend donc nullement examiner de façon exhaustive et en profondeur tous les angles des sujets abordés. Il n'a rien d'un traité, même incomplet. Son orientation est tout autre. Il vise plutôt à mettre en évidence les lieux de rencontre entre les vérités fondamentales de la foi et une spiritualité resituée dans le contexte de la culture contemporaine. Et par la suite, à mettre en évidence ces *ligaments* et *jointures*, dont parle l'Apôtre, qui articulent l'incomparable et merveilleuse complexité du Corps christique (cf. Col 2 19).

Sans prétention, à son humble mesure, cette méditation propose donc une vision. Sorte d'introduction à un monde de pensée que d'autres, plus érudits, pourront peut-être porter à de plus amples développements. Qui sait ?

Mes références

Je souhaiterais être savant pour étayer ma pensée de preuves et l'explicitier dans un ordre parfait. Pourtant, je soupçonne que si je pouvais m'appuyer sur la théologie, l'exégèse ou une autre discipline parallèle, je ne songerais probablement pas à entreprendre un tel travail. Pour la bonne raison que la rationalité scientifique, telle qu'elle est généralement comprise à notre époque, est contrainte d'évoluer à l'intérieur du champ étroit et limité du démontrable. Par conséquent, elle peut difficilement se permettre des embardées dans l'univers subjectif sans risquer de se discréditer.

Je me vanterai donc de mon ignorance puisqu'elle m'oblige à m'engager dans la noble et redoutable voie de l'intuition spirituelle. Sans minimiser l'importance, voire la nécessité de l'apport scientifique, le croyant conviendra d'ailleurs que c'est la démarche intuitive qui est la mieux adaptée à l'étude de la Bible. Car elle est plus ouverte à l'inspiration de l'Esprit qu'une rationalité s'interdisant de dépasser les frontières de ses axiomes et postulats.

La vérité de la vie

Quoi qu'il en soit, il m'a semblé que les connaissances intuitives qui se sont imposées à mon esprit lors de ma recherche de la vérité avaient un caractère original, qu'elles dévoilaient du neuf. Surtout, elles résolvaient certains problèmes soulevés par la culture ambiante, ces obstacles mêmes que j'avais jadis exploités alors que j'étais incroyant pour mettre en doute la pertinence de la foi. Et voilà qu'une grande fresque se déployait dans mon esprit comme une vaste synthèse englobant l'esprit et la matière sous l'angle inattendu, contradictoire même, de l'irréductibilité et de la complémentarité.

J'ai reçu cette vision universelle avec crainte et comme une redoutable responsabilité que je me dois d'assumer dans ma condition de pauvreté intellectuelle. Je ne suis pas savant, et pourtant, pour traduire en mots ces connaissances acquises je ne sais comment et sans qu'il y ait le moindre mérite de ma part, je dois m'efforcer de le devenir mais en m'appuyant davantage sur l'Esprit divin que sur les ressources humaines.

Voilà donc mon unique compétence. J'ai cherché. Et serait-ce manquer à l'humilité que d'avouer avoir trouvé ? *Cherchez et vous trouverez*, a promis le Seigneur. Il a tenu promesse. Devrai-je fermer les yeux et me taire ? Quand dans la grande confusion actuelle, tant d'esprits ont soif de la vérité,

serais-je justifié de ne pas contribuer à ma petite mesure à la mettre en valeur ? Je ne parle pas ici d'une vérité qu'on puisse enfermer dans un système abstrait mais de celle qui se conjugue avec la vie. Celle qui embrasse tout l'être et l'emporte vers son destin. La vérité divine, donc, en définitive.

L'enjeu

L'enjeu, certes, c'est la vérité de l'Évangile ! Mais les textes écrits il y a 2000 ans gardent-ils encore toute leur résonance à nos oreilles. Cadrent-ils d'emblée dans le type d'interrogations qui sollicitent l'homme moderne ?

J'ai déjà entendu un théologien soutenir que tout l'enseignement de Jésus tient dans le "discours sur la montagne". En quelques phrases, notre Seigneur aurait synthétisé la voie de sagesse qu'il a proposée une fois pour toutes aux humains de toutes les générations.

Très bien ! Mais pour écouter cette voix qui enseigne *le chemin de la vérité* et de *la vie*, encore faut-il faire l'ascension du Mont des Béatitudes. L'escalade de cette humble montagne, c'est notre responsabilité. Nous l'assumons lorsque nous nous mettons à la recherche de la vérité. Quant aux disciples, c'est-à-dire ceux qui ont déjà commencé à être formés par cette vérité, ne sont-ils pas tenus de montrer à ceux qui sont au loin le chemin qui mène au sommet de ce Mont ?

C'est ici que l'on peut situer la part humaine dans la proclamation du divin Évangile. Les approches du Mont des Béatitudes, en effet, sont différentes d'une génération à l'autre. Les chemins pour y arriver varient selon les époques et s'adaptent à des circonstances historiques qui ne se répètent jamais. Ils épousent les sinuosités de la culture d'un lieu et d'un temps. D'où la nécessité de brasser à chaque génération le terreau

humain pour préparer dans les profondeurs de l'âme l'enracinement du germe de la foi.

Car le renouvellement de l'homme par l'Évangile, tant dans son intelligence que dans son cœur, commande une démonstration de cohérence entre la vérité humaine et la vérité révélée. La pensée spirituelle doit pouvoir prendre son essor vers les hauteurs depuis la simple vérité humaine.

Voilà pourquoi la foi ne pourra avoir de prise sur le cœur de l'homme moderne si elle ne peut donner de réponses aux interrogations de l'heure. Elle ne pourra avoir cette résonnance capable de faire bouger *les ossements desséchés* (cf. Éz 37) du scepticisme contemporain si elle se contente d'hermétiques proclamations mystico-théologiques sans pertinence directe pour la vie d'aujourd'hui.

Un échange déclencheur

C'est à un tel appel que je tente de répondre dans cet écrit. On le comprendra mieux si l'on sait que j'ai été poussé à entreprendre cette méditation à la suite d'un échange de vues avec un pentecôtiste. Il réprouvait la doctrine catholique parce que, selon lui, elle ne serait pas fondée sur la Parole de Dieu. Objection courante. Et il citait en exemple l'enseignement de l'Église sur la Vierge Marie.

Je me suis donc mis en frais de lui démontrer que cette doctrine pouvait très bien se déduire de certains passages médités, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. Ma démonstration était fort sommaire, il va de soi. Je souhaiterais que le présent écrit la complète et qu'il achève de le convaincre si la Providence, dans sa bonté, permettait qu'il lui tombe sous la main.

Car à ma grande déception, bien que mon exposé l'ait ébranlé et qu'il ait admis son ignorance de la plupart des textes mis à contribution, il est demeuré sur ses positions sans davantage chercher à la justifier. Pourquoi, me suis-je demandé ? Je ne puis mettre en doute sa sincérité. Je crois que c'est parce que je n'ai pu, en un si court échange, faire bouger la dimension culturelle de sa foi, dimension dont il aurait été le premier à nier l'existence.

Car il prétendait ne fonder ses affirmations que sur la Bible. Il ne se rendait par compte qu'en adoptant cette attitude par rapport à la grande tradition chrétienne, il enchâssait l'expression de sa foi dans le cadre précis de la Réforme protestante, où le rejet de la tradition est devenu une nouvelle tradition théologique avec ses stéréotypes très caractérisés et son propre "système" de valeurs.

De plus, il rejetait la rationalité. Il refusait d'éprouver sa doctrine au feu purificateur de la critique rationnelle. Et de ce fait, il l'excluait de toute cohérence humaine.

Ici, la porte est ouverte au fanatisme religieux. Attitude fermée qui aboutit à une spiritualité désincarnée, finalement coupée de cette "chair" que le Fils de Dieu a voulu assumer pour notre salut et au sujet de laquelle il a dit : *Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas en vous la vie* (Jn 6, 53).

L'enjeu est donc d'une gravité extrême. On ne saurait l'écarter au nom d'une docilité à l'Esprit qui prétendrait rompre avec la substance humaine. Une telle "docilité" saurait rarement éviter le piège de l'orgueil. *Qui veut faire l'ange, fait la bête*, avertit Blaise Pascal.

Voilà qui illustre concrètement le pourquoi et le comment de cette cohérence dont nous avons parlé plus haut. Et qui est

une composante indispensable du témoignage que nous devons rendre en toute vérité au Dieu qui s'est fait homme pour diviniser l'humanité.

CHAPITRE 1

L'ALPHA ET L'OMÉGA

UN FAIT VÉCU

Nous étions un petit groupe d'amis. Il nous arrivait à l'occasion de nous rencontrer pour une soirée. Spontanément, on discutait. On débattait les questions existentielles.

J'étais aux amorces d'un grand bouleversement psychologique, d'un revirement radical d'ordre moral et spirituel : la conversion.

Ce soir-là, la religion était sur le tapis. Chacun y allait de son cru... et de ses préjugés. Quelqu'un avait émis une hypothèse. À savoir que toutes les religions se valent puisqu'elles poursuivent toutes le même but : le perfectionnement moral de l'humanité.

Cette théorie emportait l'approbation générale. Mais je n'étais pas d'accord avec la thèse en honneur. Et cette dissidence avait de quoi surprendre mes interlocuteurs. Car j'avais la réputation d'être un contestataire invétéré, un farouche pourfendeur des conventions et des idées reçues. À leurs yeux, donc, je semblais opérer un virage subit par rapport à mes positions habituelles.

La roue du destin et l'Histoire

J'expliquai que le judéo-christianisme est d'une nature radicalement différente des autres grandes religions. La plupart d'entre elles, les orientales surtout, élaborent leurs croyances sur l'arrière-fond de la conception philosophique de *l'éternel retour de toutes choses*. Dans cette optique, l'univers est un système clos, fermé sur lui-même, sans autre justification que son être propre. Les changements apparents qui s'y déroulent

sont de nature cyclique. Ce sont toujours les mêmes réalités qui sont brassées. Tout finit par revenir au même.

Si bien que la seule façon d'échapper à la roue cruelle du destin qui broie absurdement les humains, c'est de s'évader de ce monde. Selon cette conception, l'erreur des humains tient au fait qu'ils s'identifient viscéralement aux événements d'ordre phénoménologique dans lesquels leurs pénibles existences terrestres se déroulent. Et c'est pourquoi ils souffrent. Pour se libérer de cette vie douloureuse et mortelle, ils doivent transcender les accidents de l'existence. Et même détruire la structure personnelle du moi pour fondre la conscience dans le grand Tout essentiel, immuable et éternel.

Je fis ensuite valoir que le judéo-christianisme opère une trouée dans cette désespérante prison universelle en introduisant dans la conscience humaine la notion de l'histoire. J'estimais que si ce grand courant religieux n'avait pas existé, nous croupirions probablement dans l'inguérissable passivité de l'Orient dont les concepts envahissants auraient fini par s'imposer à l'ensemble de l'humanité.

Mais l'univers à une histoire, arguai-je. C'est le peuple juif qui a enseigné cela à l'humanité. Il a une histoire puisqu'il a eu un commencement et qu'il aura une fin. Entre ces deux extrêmes, il passe par une évolution, il expérimente la croissance, ce qui commande une tout autre attitude et éveille au sens de la responsabilité.

Un défi révélateur

C'est alors que, parvenu à la pointe de mon exposé, il me vient une idée surprenante, inattendue. Je ne me doute pas du tout où elle me mènerait. Je demande que l'on cherche à deviner quels mots pouvaient être le premier et le dernier de la

Bible. Intuitivement, je pose la question en croyant que la réponse confirmera ma thèse.

Aucun de nous n'est un familier de la Bible. Ceux qui en possèdent une dans leur bibliothèque ne l'ont pas ouverte depuis des lustres.

Le silence chargé d'expectative de mes interlocuteurs me fait comprendre que l'on m'attendait pour la suite. Attitude logique qui voulait que si j'avais été capable de concevoir la devinette, je serais le mieux qualifié pour la dénouer.

Le premier mot, c'est "Au commencement", lançai-je. Réminiscence du récit de la création évoqué dans la Genèse ? Cette première partie me semblait facile à trouver.

Et le dernier... J'hésite un instant. Dans un éclair je vois se dérouler les grandes lignes de l'histoire du salut. La quête du peuple hébreu, ses errances, ses épreuves, les prophètes... Puis, la naissance de Jésus, son enseignement, sa croix et deux millénaires d'histoire qui s'achèvent par le rejet du christianisme à notre époque par les nations chrétiennes. Mais selon le crédo, me rappelai-je, le Christ doit revenir pour achever son œuvre.

...ce doit être "Amen", m'exclamai-je enfin. Cet "Amen" était sorti avec un accent de jubilation. Non que je me sois complu de satisfaction d'avoir trouvé la réponse – j'en étais sur – mais parce que j'anticipais intuitivement la victoire éclatante dans l'humanité des forces lumineuses de la vie sur les forces ténébreuses de la mort.

Les amorces du refus

La première surprise passée, il fallait maintenant aller aux preuves. Après quelques minutes de recherche, on trouva une

Bible, qui confirma, à l'étonnement général, ce que j'avais deviné.

Certains, toutefois, sont demeurés sceptiques. Ils croyaient que j'avais eu l'occasion de vérifier ma devinette et que, pour impressionner, j'avais théâtralement fabriqué le scénario dont ils estimaient avoir fait les frais. J'eus beau expliquer que ma connaissance de la Bible se limitait à ce que l'école et les liturgies passablement lointaines m'ont enseigné, tout comme pour la plupart d'entre eux, mais rien ne put les convaincre.

Aujourd'hui, je comprends cette attitude. Car les conclusions de l'échange obligeaient à prendre position, à faire un choix. Parce que mes amis refusaient de reconnaître une mystérieuse présence divine sous la forme encore floue de l'inspiration qui m'avait saisi, ils étaient contraints de se rejeter sur l'hypothèse de la fraude. Il était manifeste en effet que les ressources naturelles de l'imagination et de la raison avaient été dépassées. Ce ne pouvaient être *ni la chair ni le sang* (Mt 16, 17) qui m'avaient révélé cette clef qui ouvre à l'intelligence des Écritures mais l'Auteur lui-même du Livre sacré. Cela, chacun devait le pressentir sans pour autant être en mesure de verbaliser l'intuition.

Le cercle qui fait voir

Car c'est bien d'une clef qu'il s'agit en fin de compte. À savoir que le *Au commencement* de la Genèse et le *Amen* de l'Apocalypse se comprennent l'un par l'autre. Ce sont les deux pôles extrêmes des réalités universelles qui, en se retournant l'un sur l'autre, bouclent le cercle par où l'on peut apercevoir le dessein éternel de Dieu et la raison d'être de l'univers.

Ici, tout est dit. Ces deux mots sont comme l'alpha et l'oméga de la révélation. En partant d'alpha, le chemin pour parvenir

à oméga passe obligatoirement par toutes les autres lettres de l'alphabet. De même, me suis-je dis alors, en partant du concept du commencement universel, l'esprit de l'homme est ainsi fait qu'il doit passer par la révélation du *Fils de l'homme* pour concevoir la fin, l'accomplissement.

Sur le coup pourtant, j'estimais qu'il n'était même pas nécessaire d'être croyant pour admettre l'extraordinaire fécondité de cette conception du monde. Déposée jadis comme un germe minuscule dans l'esprit d'un humain, cette vision de la réalité avait déployé ses innombrables potentialités au cours de l'histoire.

La chiquenaude

Et je voyais le dépôt de cette semence dans l'intelligence un peu comme une chiquenaude initiale qui avait fait démarrer tout un processus évolutif. Pour moi, qui me voulais alors agnostique, c'est cette poussée qui avait encore d'elle-même suscité et déterminé le grand courant prophétique de l'Ancien Testament. Prophétisme historique qui culminait et se résolvait par la vie et l'enseignement du "maître à penser" de Nazareth.

Je croyais tant alors à la puissance de la pensée et de la parole qu'il me semblait suffisant qu'un jour quelqu'un ait écrit *Au commencement...* dans l'optique de l'origine universelle pour qu'à partir de là, la logique vitale crée en quelque sorte toutes les circonstances d'une "révélation historique" plus féconde que l'œuvre du plus brillant philosophe. Et c'est cette "logique" de la vie à laquelle j'avais eu accès un moment qui m'avait permis de lire, le temps d'un éclair, le véritable contenu de la Bible sans en avoir parcouru les pages.

Mais qui était responsable de cette pichenette initiale ? Je n'avais pas encore posé la question. Plus tard, je devais admettre

que pour créer le contenu de l'histoire, il fallait aussi que son auteur la domine, qu'il ait en quelque sorte un bras créateur hors du temps et de l'espace.

C'est ainsi que j'ai fini par accepter l'existence d'un Dieu personnel. Un Dieu qui se révélait non seulement présent à l'origine et au terme de l'histoire, mais un Dieu présent à chaque point de la trajectoire de l'évolution de la vie dans le temps et conséquemment, à chaque instant de chaque vie humaine.

ADAM ET JÉSUS

Une lecture parallèle

Ce que j'ai écrit sur le premier et le dernier mot de la Bible peut s'appliquer aux livres qui les contiennent. La Genèse, en effet, répond à la question sur l'origine de l'univers tandis que l'Apocalypse projette une vision prophétique de la fin, de l'accomplissement.

Ces deux livres se font face. L'Apocalypse s'éclaire par la Genèse ; et lue au travers du symbolisme apocalyptique, la Genèse prend une nouvelle et extraordinaire signification. L'un peut être considéré à certains égards comme l'image inversée de l'autre, comme dans un miroir.

Dans le premier livre, par exemple, Adam est établi maître de la création terrestre. Lui et sa descendance dominent sur la matière et les animaux.

Dieu les bénit et Dieu leur dit : « Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-là. Soumettez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et toute bête qui remue sur la terre » (Gn 1, 28).

Dans le dernier, Jésus domine plutôt sur les réalités universelles de la vie (cf. Ap 5, 6-14 ; 7, 9-17). Il établit son règne sur les cœurs humains et se soumet même les anges (cf. Col 1, 15-20 ; 2, 15). Il a pour mission de porter la création à son achèvement lors du jugement général et de la résurrection des vivants et des morts (cf. Ap 20).

Adam et Jésus sont donc deux archétypes agissant sur toute l'humanité depuis les pôles extrêmes de l'histoire. L'apôtre

Paul trace d'ailleurs en plusieurs occasions un parallèle entre les deux (cf. Rm 5, 12-19 ; 1 Co 15, 21-22).

Le premier homme Adam fut un être animal doué de vie, le dernier Adam est un être spirituel donnant la vie. Mais ce qui est premier, c'est l'être animal, ce n'est pas l'être spirituel ; il vient ensuite. Le premier homme tiré de la terre est terrestre. Le second homme, lui, vient du ciel. Tel a été l'homme terrestre, tels sont aussi les terrestres et tel est l'homme céleste, tels seront les célestes. Et de même que nous avons été à l'image de l'homme terrestre, nous serons aussi à l'image de l'homme céleste (1 Co 15, 45-50)¹.

Des mondes superposés

Ce texte démontre que le parallélisme entre Adam et Christ – ainsi qu'entre les mondes qu'ils dominent – ne doit pas être compris comme une simple réédition des mêmes réalités au début et à la fin de l'histoire. De toute évidence, il implique un changement radical de niveau qualitatif et la poursuite d'objectifs différents.

En fait, la distance entre ces deux mondes est si grande que les évangiles parlent du deuxième monde comme d'une création nouvelle qui se superpose à l'ancienne. C'est pourquoi Paul qualifie le Christ de premier-né, chef, tête, prémices, principe.

Le parallèle que l'on peut tracer entre ces deux mondes tient du fait que le premier prépare le second et le préfigure. Ce

¹ Les citations bibliques dans ce livre sont tirées, pour la plupart, de la version française de la TOB (traduction œcuménique de la Bible). L'utilisation occasionnelle de la Bible de Jérusalem sera signalée par un astérisque à la fin de la citation. Également, il m'arrivera parfois de citer de mémoire des passages bien connus sans préciser la référence.

que l'Apôtre des Gentils explique : *Ce qui est premier, c'est l'être animal, ce n'est pas l'être spirituel : il vient ensuite*. Et ce qu'il dit ailleurs d'Adam comme la *figure de celui qui devait venir* (Ro 5,14), peut aussi s'appliquer au monde sur lequel il a reçu domination.

L'on peut donc concevoir le premier monde comme une phase dans l'histoire de la vie terrestre tandis que le deuxième permet à l'humanité d'accéder – par un bond qualitatif, une mutation collective en quelque sorte – au terme céleste de l'évolution biologique et humaine.

Une évolution non pas conçue comme une transformation progressive des structures de vie sur un plan exclusivement horizontal. Mais une évolution qui, tout en intégrant la notion de progrès biologique, implique une montée, une ascension, un affinement, une purification, une élévation de la conscience dans les sphères de l'esprit. Évolution encore qui, sous la conduite du Christ, parviendra ultimement à saisir la forme corporelle immortelle et glorieuse (cf. Jb 19, 25-27 ; Rm 8, 23 ; 1 Co 15, 35-56 ; 1 Th 4, 13-18 ; 2 Co 5, 15 ; Ph 3, 21).

Nature et surnature

Cette création nouvelle, qui se superpose à la structure existante du monde présent, ne vient donc pas pour le détruire mais plutôt pour le perfectionner et le dépasser. Plusieurs paroles et attitudes de Jésus en témoignent. Entre autres : *Je ne suis pas venu pour abolir la Loi mais pour l'accomplir* (Mt 5, 17).

Ici, la loi mosaïque peut être vue comme un code éthique déduit de la nature, code qui permet d'atteindre un certain niveau d'évolution à partir duquel le nouveau monde pourra commencer à se structurer à un niveau qualitatif supérieur à la nature. Et ce n'est que lorsque ce monde surnaturel sera

pleinement achevé au terme de l'histoire, lorsque le Corps sera parvenu *à la taille du Christ dans sa plénitude* (Ép 4, 12-13), que l'ancien monde mortel disparaîtra pour faire toute la place au nouveau, définitivement établi et fixé dans l'immortalité.

Puis je vis un ciel nouveau, une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre ont disparu... Il essuiera toute larme de leurs yeux : de mort, il n'y en aura plus ; de pleur, de cri et peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé (Ap 21, 1.4)*.

Complémentarité et irréductibilité

Le plan de Dieu est cohérent. Ce qui implique qu'il est possible de connaître ses desseins invisibles en observant ses œuvres dans le monde visible. La création nouvelle reprend donc, mais à un niveau qualitatif éminemment plus élevé, les schèmes que la nature déploie sous nos yeux.

Si bien que saint Paul a pu écrire que les païens sont *inexcusables* et méritent la condamnation.

Car ce que l'on peut connaître de Dieu est pour eux manifeste : Dieu le leur a manifesté. En effet, depuis la création du monde, ses perfections invisibles, éternelle puissance et divinité, sont visibles dans ses œuvres pour l'intelligence (Rm 1, 19-20).

Si les païens, en dépit de tous leurs efforts pour trouver la vérité par le moyen de la philosophie, n'ont pu lire dans le monde présent le plan du monde à venir, c'est en raison de l'obscurité qui a envahi l'intelligence humaine à la suite du péché de notre espèce.

Mais la faute originelle n'a pas été seulement responsable de l'aveuglement des païens avant la révélation chrétienne. Elle est encore la cause d'une distorsion du regard qui affecte au-

jourd'hui le monde chrétien. Déformation qui consiste à ne voir les deux mondes que sous l'angle de l'antagonisme spirituel et de l'irréductibilité.

Tout en prenant note d'une confrontation endémique, d'un face à face conflictuel entre le monde céleste et le monde terrestre, nous ne devons pas perdre de vue la continuité du lien qui les relie à la même Source vitale. L'un ne va pas à la place de l'autre ou sans lui. Tous deux font nécessairement partie de la réalité. Tous deux sont issus d'un même Créateur qui, dès le commencement, a déclaré *très bon* (Gn 1, 31) le monde terrestre.

Plus tard, lors de la venue sur terre de son Fils unique, il a également ordonné aux Apôtres présents à la Transfiguration : *Suivez-le*. En d'autres mots, marchez avec lui sur la voie d'une transfiguration de vos êtres terrestres pour qu'ils parviennent à la transparence céleste.

La grâce originelle

De ce qui précède, il découle que le rôle du Christ en tant que nouvel Adam est à distinguer non seulement du premier Adam mais aussi de sa mission de Rédempteur. Dans l'hypothèse où il n'y aurait pas eu de faute originelle, la fonction du Christ, en tant que Tête de la création nouvelle, n'aurait pas été abolie pour autant. En effet, la structure de la réalité commandait qu'un monde nouveau se superpose à l'ancien – même si la Rédemption n'avait pas été nécessaire – ou que du monde terrestre surgisse, en quelque sorte, un monde céleste. C'est pourquoi je suis d'avis que le genre humain aurait quand même eu besoin de la révélation christique pour évoluer jusqu'à l'achèvement du projet du Créateur.

Car le paradis adamique est terrestre ; Adam a été créé pour dominer la terre. Tandis que le paradis du Christ est céleste ;